

semés dans les bois et dont ils apercevaient, de temps à autre, les blanches façades.

La nuit tombait quand ils s'arrêtèrent, en sortant d'une haute futaie de chênes, à un kilomètre environ en avant d'un bourg, qu'ils ne connaissaient pas, — n'ayant jamais dépassé Chaumont dans leurs promenades avec les colons, — et qui était La Ferté-Saint-Aubin, la seconde station sur la ligne, après Orléans.

Là, ils tinrent conseil.

Ils ne pouvaient, non plus, entrer dans le bourg. C'était trop près de La Motte. Malgré leurs vêtements, ils pouvaient exciter la défiance.

Ils se reposèrent pendant une demi-heure et repartirent.

—Orléans doit être dans cette direction-là, dit Borouille, puisque nous avons marché tout le temps près de la voie, en allant vers Paris.

—Nous demanderons à coucher dans une ferme, dit Charlot.

—Oui, nous trouverons aisément à coucher... mais la soupe?...

—J'irai demander du pain dans les fermes, dit Criquet. A cause de ma jambe on ne me refusera pas...

—C'est cela...

Vers huit heures, ils avisèrent une maison isolée au bord d'une petite rivière. C'était un moulin. Ils s'y rendirent. On leur indiqua un hangar où il y avait de la paille. C'est là qu'ils devaient coucher. Il faisait froid. Le ciel était sans nuages. Il gèlerait rudement. Mais ils n'y pensèrent pas. Ils avaient trouvé un gîte.

Le long de la route, Criquet avait recueilli des morceaux de pain. Ils dévorèrent. Et comme il tombaient de fatigue, ils s'endormirent.

Dans la nuit, il sembla pourtant à Charlot que Borouille se levait, se laissait dégringoler et s'en allait.

Mais quand il se réveilla, à l'aube, tout engourdi par le froid, le garçon était près de lui.

—Partons, dit Borouille, qui tout naturellement était devenu le chef de l'expédition.

Il avait sous son bras un paquet enveloppé dans du foin.

—Qu'est-ce que tu portes là? fit Charlot.

—Un cadeau du meunier... Quel brave homme!...

Ils marchèrent deux heures et s'arrêtèrent dans un champ, au revers d'un talus qui les abritait du vent du Nord. En face d'eux, le large ruban de la Loire brillait au pâle soleil levant et Orléans s'étalait sur ses rives.

Borouille défit son paquet. C'était un jambon superbe auquel il coupa trois tranches, qu'il distribua généreusement, se réservant toutefois la plus grosse.

—Tu ne l'as pas volé, au moins? fit Charlot.

—Est-il bête, ce gamin-là? dit Borouille. Et puis, crois-tu que si je l'avais volé, il en serait plus mauvais?

Criquet, insouciant, dévorait déjà. Charlot hésita, mais il avait très faim. Il se laissa convaincre. Borouille, ironique, le considérait du coin de l'œil.

Ils prirent la route de Chartres. Quand ils n'avaient plus de pain, Criquet mendiait. Parfois il recevait quelques sous. Alors ils entraient dans une auberge de hameau et buvaient un peu de vin. Ils couchaient toujours dans les hangars.

Ce fut ainsi qu'ils dépassèrent Châteaudun, Chartres et Dreux. Le sixième jour, ils arrivèrent aux environs de Mantes. Le jambon n'existait plus; le pain devenait rare. Au fur et à mesure qu'ils se rapprochaient de Paris, la mendicité était plus difficile. Souvent on leur refusait avec des injures. On les regardait avec défiance.

Sur leur route, ils croisaient de jolies et coquettes maisons, le long des rives de la Seine.

Borouille, les yeux méchants, répétait: "Le pays est riche... il y a des coups à faire..."

Ils passèrent toute une nuit dans un fossé, par peur des gendarmes.

Cette nuit-là, Borouille ne dormit pas. Sur les dernières aumônes de Criquet, il s'était acheté une pipe, du tabac et des allumettes. Il se mit à fumer, en regardant vaguement la campagne autour de lui. De là, on entendait le courant de la Seine, grossie par les pluies hivernales.

—Oui, se disait-il, il y a par ici des coups à faire... Mais je suis tout seul... ces deux-là ne sont pas mûrs... Et bien, je travaillerai seul...

Il acheva de fumer sa pipe. Puis il descendit vers la Seine.

Il marcha longtemps, s'approchant des villas avec prudence. Mais il n'avait pas peur, au contraire, il avait la fièvre de réussir. Il était né pour le mal. Il accomplissait le mal sans remords, et comme avec orgueil.

Il s'arrêta soudain. Devant lui se dressait la clôture d'un vaste parc. Le terrain montait sur un coteau en pente assez rapide et tout en haut se dressait une élégante villa flanquée de deux tourelles.

Il suivit le mur et passa derrière la maison. Celle-ci était inhabitée. Il l'avait remarquée d'en bas, en passant, avant le coucher du soleil. Mais d'un coup d'œil sûr et déjà expérimenté, il avait com-

pris également que ces allées bien entretenues, même pendant l'hiver, exigeaient la présence d'un jardinier.

Il ne se trompait pas.

Là-bas, dans le mur, vers l'angle qui regardait Paris, une petite maison d'un seul étage, à volets peints en vert.

—Rien à faire, murmura-t-il.

Et il allait poursuivre son chemin quand la porte de cette maison s'ouvrit et un homme et une femme sortirent.

La femme ferma la porte à clef. C'était donc le jardinier et la jardinière. Celle-ci s'enveloppa la tête dans une mante de laine. L'homme avait un cache-nez autour du cou, très relevé sur la figure.

Borouille n'eut que le temps de se coucher le long de la muraille.

La nuit était noire. On le vit pas. Ils passèrent si près qu'il entendit le jardinier qui disait:

—Le pays est tranquille. On n'entend parler de rien...

Et la femme répliquait:

—Puis ce n'est pas loin et nous ne serons pas longtemps dehors.

—Une demi-heure, tout au plus, fit le mari.

Ils passèrent et se perdirent dans la nuit, vers Mantes.

Borouille se leva lentement et, rasant la muraille, se rapprocha.

La maison du jardinier était close. Et Borouille n'avait pas encore eu le temps de se procurer des armes et des outils. Mais la porte était vitrée et rien ne la défendait. Deux carreaux défoncés feraient un passage suffisant. Une fois dans l'intérieur il ouvrirait une fenêtre.

Il attendit quelques minutes.

Dans le grand silence nocturne, le bruit des vitres brisées pourrait être entendu par le jardinier.

Enfin il se hasarda. Avec précaution, en se servant d'une pierre, il fit une brèche à la vitre, détacha un à un les morceaux, en fit autant pour une autre, et par l'ouverture béante qui laissait échapper l'air tiède d'une chambre bien chauffée, il se laissa glisser.

Un peu de feu brûlait encore dans le foyer.

Il raviva la flamme d'un coup de pied, alluma une bougie, avisa le secrétaire en acajou rangé dans un coin entre le lit et la cheminée, et essaya de l'ouvrir; mais les tiroirs résistèrent.

Il était pressé. Il n'avait pas le choix des moyens. Il retira un des chenêts en fonte, ornés d'une tête d'Italien coiffé d'un large chapeau, et, d'un seul coup, brisa le meuble.

Sous ses mains robustes les éclats de bois s'éparpillèrent, livrant le secret des tiroirs encombrés de papiers, de registres. Ses doigts avides, un peu tremblants cette fois, fouillaient avec fièvre.

Il trouve un tas de pièces blanches avec quelques pièces d'or. Il ramasse le tout dans sa poche. Il comptera plus tard.

Et il jette un dernier coup d'œil autour de lui afin de s'assurer qu'il n'oublie rien de précieux quand un cri étouffé, parti de la porte, le fait sursauter.

—Ah! le gredin! le gredin!

C'est le jardinier.

De loin, en se retournant par hasard, à l'autre extrémité du coteau, il a vu voltiger de la lumière dans sa maison. Il a laissé sa femme poursuivre sa route et il est revenu. Et au fur et à mesure qu'il s'est rapproché, toutes les fois que le terrain en pente montant ou descendant le lui permettait, il a vu la lumière promenée dans la chambre et une ombre s'agiter derrière les rideaux.

—Il y a un homme chez moi? Ce ne peut être qu'un voleur!...

Il a ouvert la porte et s'est précipité sur Borouille. Mais le premier effarement passé, celui-ci a repris son sangfroid. Il ramasse le lourd chenêt qui lui a servi à briser le secrétaire, et pendant que le jardinier l'étreint à la gorge en appelant au secours, il lui fracasse la tête d'un seul coup...

L'homme étend les bras, sans même pousser un soupir et tombe. Il n'a pas fait un mouvement. Il est mort...

—C'est sa faute!

La porte est toute grande ouverte. Il éteint la bougie et s'élance dans les ténèbres. Et dans ses poches sonnent les pièces blanches qui trébuchent contre les pièces d'or.

—Ça va chauffer dans le pays, se dit-il, faut pas y moisir.

Une demi-heure après, il rejoignait Criquet et Charlot.

Les enfants ne dormaient pas. Le froid était vif. Ils grelottaient.

—Faites comme moi, dit Borouille, marchez.

—Oui, ça vaudra mieux... fit Criquet.

—Allons, lève-toi, Charlot; secoue-toi...

Charlot essaya. Ses jambes étaient tout engourdies. Il chancelait. Borouille le soutint. Il avait hâte de s'éloigner. Maintenant qu'il sentait ses poches pleines d'argent, il pouvait prendre le chemin de fer.

Au bout de quelques minutes Charlot était à peu près remis. Les trois jeunes gens marchaient au plus vite. Et toujours ils fuyaient les maisons, les lieux habités.

Force leur fut de s'arrêter dès le matin.

(A suivre.)